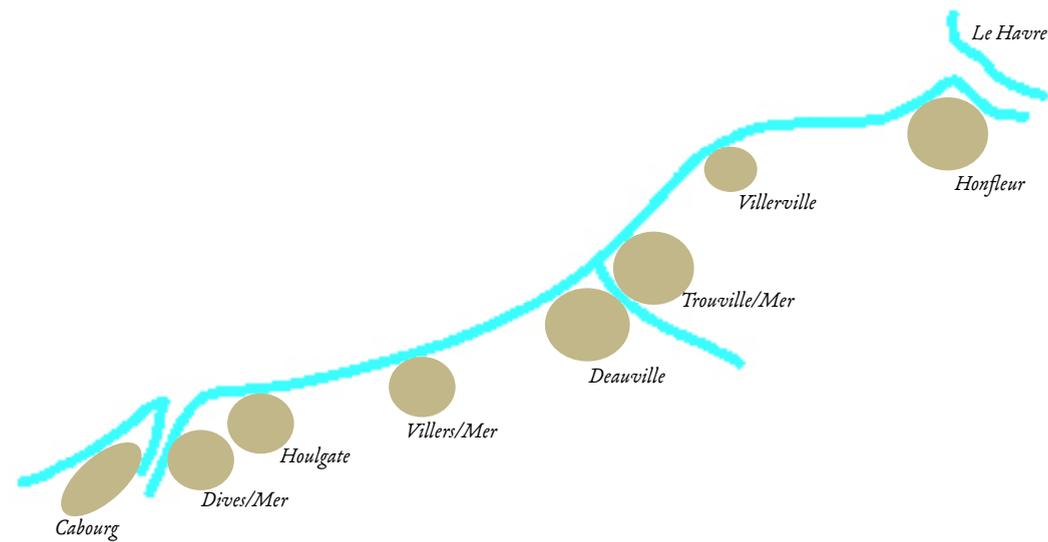


**LES PEINTRES**  
**DE LA CÔTE DE GRÂCE**  
**ET DE LA CÔTE FLEURIE**





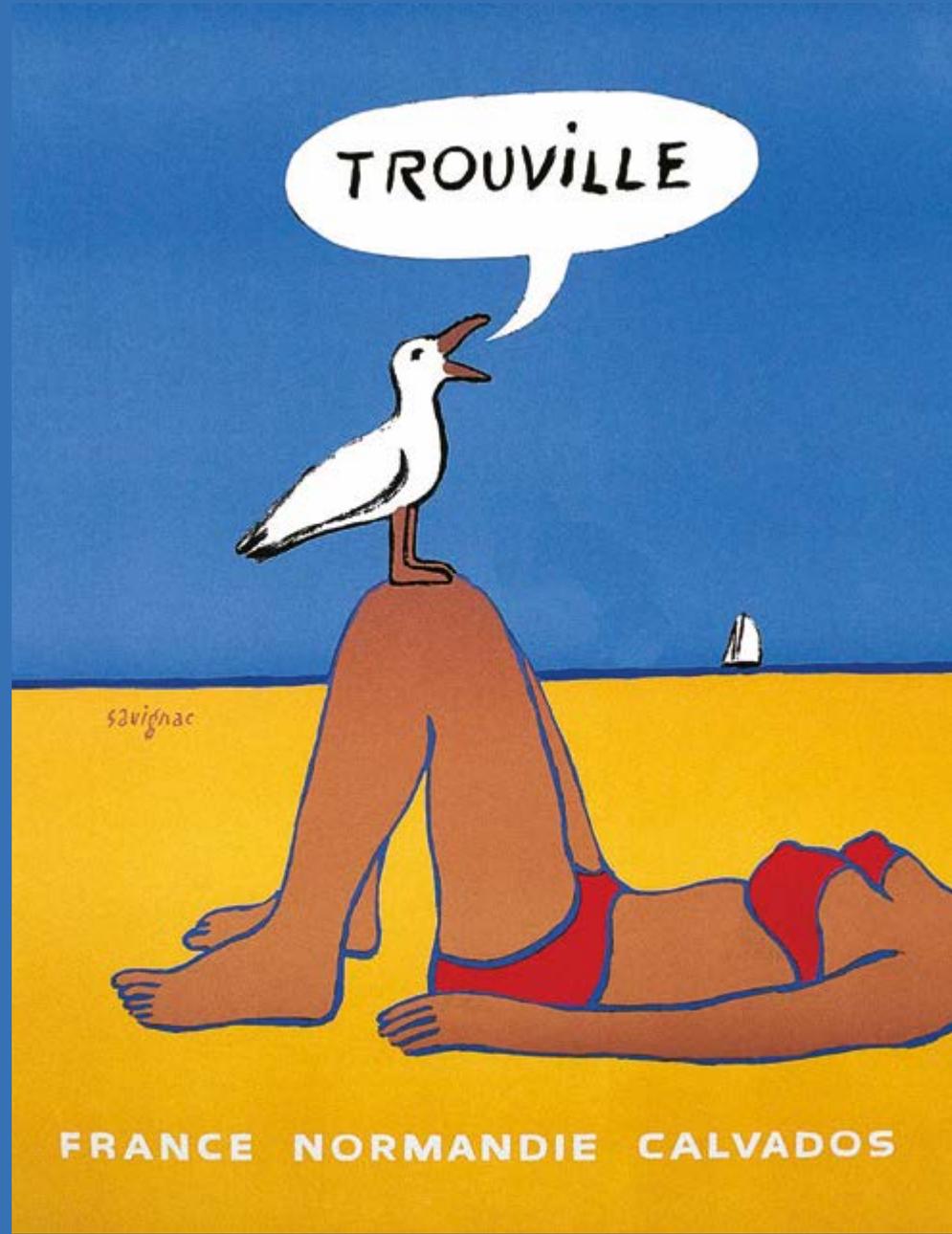
Richard Parkes Bonington. *Les Salinières près de Trouville, 1826, aquarelle et crayon, 10,8 x 22,2 cm* © Getty center © Google Cultural Institute

INTRODUCTION	P 3
HONFLEUR	P 10
VILLERVILLE	P 44
TROUVILLE/MER	P 64
DEAUVILLE	P 96
VILLERS/MER	P 120
HOULGATE	P 138
CABOURG - DIVES/MER	P 156



Ce territoire de bord de mer, qui s'étend de l'embouchure de la Seine à celle de la Dives distante d'une quarantaine de kilomètres, a vu la révolution du balnéaire, dès le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, chambouler son économie mais aussi sa géographie en faisant naître, à partir de marais ou de dunes seulement traversés par quelques troupeaux, des villes qui ont de suite voulu offrir les mêmes attraits que Paris. Ainsi deviendront Trouville, Deauville et Cabourg, tandis que Villerville, Houlgate et Villers auront des ambitions moindres mais cependant formidablement inventives et osées. Ces projets démesurés sont réalisés par des financiers animés de visions non moins grandioses. Seules les villes d'Honfleur et de Trouville avaient alors quelque importance. Si Trouville n'usait de son port que pour l'activité de la pêche, les marins honfleurais y ajoutaient la course lointaine et tinrent de la sorte une place non négligeable dans l'histoire maritime

française. Mais Trouville, servie par un magnifique estran, va rapidement devenir la plage à la mode et attirer, grâce à ses installations de premier ordre, les plus grosses fortunes mondiales, titre que viendra lui ravir Deauville après des débuts douloureux. Des sept villes qui forment la matière de ce livre auxquelles vient se mêler Dives-sur-Mer, les disparités sont énormes, tant en dimensions qu'en réussite. Pour ce qui nous concerne, nous constaterons que ce ne sont pas les villes les plus riches ni même les plus renommées qui attirèrent le plus grand nombre et les meilleurs artistes, c'est même plutôt le contraire car hormis Honfleur qui se taille la part du lion, c'est Villerville qui fut la plus peinte de toutes ces stations balnéaire. Il n'est pas dans l'objectif de ce livre d'écrire l'histoire autre qu'artistique de ces villes. Toutes ont été honorées par des ouvrages écrits par des passionnés de leurs fiefs. Ces récits locaux



Raymond Savignac. Affiche, 65 x 50 cm © Villa Montebello / ADAGP 2018

TROUVILLE / MER



Maxime Lalanne. *A Trouville*  
pointe-sèche © New York Public Library



Maxime Lalanne. *Souvenir d'un port, Trouville, 1881*  
pointe-sèche, 34,9 x 48 cm © Yale University Art Gallery

Bien malin celui qui, en 1840, aurait imaginé que Trouville, ce misérable port de pêche, deviendrait quelques décennies plus tard l'une des plages les plus chics du littoral français où séjourneront les plus importantes têtes couronnées de la planète ainsi que les plus grosses fortunes de cette époque en pleine révolution industrielle. L'enlèvement progressif de la Touques avait depuis longtemps incité les armateurs de navires de commerce à préférer les ports du Havre ou de Rouen. Pêche et cabotage étaient alors les seules ressources de ce gros bourg difficile d'accès : « Ce lieu est à peu près aussi ignoré

que l'île de Robinson Crusoe » écrit Alexandre Dumas qui y débarqua en 1831 après un voyage par voie de mer tant les chemins d'accès par terre semblaient d'un usage compliqué et improbable. Un peuple de pêcheurs vivant durement de son labeur, mais un formidable estran à peine utilisé par quelques pêcheurs à la crevette, voici le Trouville que découvre le jeune Charles Mozin (1806-1862), seulement âgé de dix-neuf années, quand il débarque en 1825 *Aux trois pommes*, l'auberge tenue par la mère Oseraie. Un jeune homme inconnu à la recherche de solitude et de points de vue, nourri aux idées romantiques d'où naîtra la notion de contemplateur : cet homme aux humeurs sensibles aux formes de la nature. Ces sentiments d'émoi qui nous paraissent aujourd'hui naturels sont en fait une révolution, à tel point que les romantiques tomberont vite dans le débordement de l'âme, venant à confondre le paysage avec leur propre corps. A ces tendances romantiques, Mozin allie le goût du pittoresque, genre très en vogue pratiqué par les peintres voyageurs qui nous laissent ainsi de remarquables témoignages visuels des traditions qui allaient bientôt disparaître. Excellent peintre mais aussi dessinateur, Mozin va véritablement dresser un état des lieux du Trouville de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et devenir de la sorte à la fois le témoin du monde de la pêche traditionnelle et celui du changement du village en ville balnéaire. Comme les peintres n'ayant pas le privilège d'être marin, il ne montrera que la vie à terre des pêcheurs, ce qui ne l'empêchera pas de laisser des documents de l'architecture marine absolument remarquables et essentiels. On dit que c'est grâce à Mozin et à ses envois dans les Salons parisiens que Trouville serait sortie de la clandestinité. Il est certain que tous ces tableaux de peintres pittoresques furent d'excellents propagateurs de la connaissance de bien des villages oubliés, mais il est aussi certain que sans cette nouvelle mode des



James McNeill Whistler. *Trouville (gris et vert, la mer d'argent)*, hst, 51,5 x 76,9 cm. Chicago Art Institute © Akg-images

bains de mer tous ces lieux de misère seraient restés encore longtemps dans leur crasse et leur pauvreté. Quoiqu'il en soit, Trouville doit énormément à Mozin qui ne quittera jamais plus la ville dont il laisse un nombre considérable de vues, non seulement superbes, mais aussi instructives.

#### DU BALNÉAIRE

C'est aux Anglais que l'on doit la révolution du balnéaire, mode ramenée par nos aristocrates réfugiés à Londres depuis la Révolution et revenus avec l'accord de Napoléon. Car les bains se pratiquent sportivement depuis longtemps chez nos voisins, alors qu'en France ils ne le sont que dans un but

thérapeutique. La mer française est mer des douleurs. Si, au départ, il s'agissait de soigner par des bains de mer quelques maladies telles que la rage en n'importe quelle saison comme Dieppe s'en était fait une spécialité, les promesses de faciles spéculations incitèrent vite toutes les villes côtières de la Manche puis de l'Atlantique à inventer des remèdes à toutes les maladies possibles et imaginables depuis l'anémie jusqu'à la scrofule en passant par toutes sortes de maux passés de mode. C'est ainsi que les bains de mer à Trouville font merveille, peut-on lire, « ... dans les affectations humides et passives des jeunes filles ; dans les débilités et les affections organiques des femmes douloureusement éprouvées... » Suit une litanie tout aussi surprenante de



Eugène Boudin. *La Jetée de Trouville*, 1864, *hst*, 30,4 x 47,7 cm © Christie's

contre-indications.

On ne le dira jamais assez, un véritable scandale sanitaire a été institué par les municipalités de bord de mer, largement soutenu par un corps médical plus que conciliant, chaque station ayant son médecin dont le rôle consistait à inventer un mensonge quant aux propriétés des eaux qu'il avait à défendre avec des arguments plus fallacieux que scientifiques. Le principe étant de trouver une maladie, si ce n'est toute une flopée, qu'aucune autre station ne prétendait encore guérir. Dans ce marché où se jouaient des sommes considérables, Trouville, qui s'était arrogée le titre de « Reine des plages », attaquée par ses concurrentes pour le

manque de pureté de son eau, après d'importants travaux d'assainissement et avoir échangé de nombreux noms d'oiseaux avec Dieppe qu'elle traita de « Reine des Galets », se tournera vite vers le bain hédoniste prenant ainsi une avance considérable sur ses concurrentes qui continuaient de croire en l'avenir du bain thérapeutique. Cet élan vers le plaisir plutôt que vers la maladie, s'il se révéla un pari gagnant, impliqua cependant l'obligation urgente de transformer le village de pêcheurs en vingt-deuxième arrondissement de Paris car ce que les riches villégiateurs venaient chercher ici n'était pas seulement de toniques bains de mer mais des plaisirs à l'image de ceux de la capitale : « Trouville est le



Eugène Boudin  
*Crinolines sur la plage*  
*hst* © Fraise, SVV, Paris



Eugène Boudin  
*Trouville*  
*hsp*, 18 x 46,4 cm  
© Walters Art Museum, Baltimore



Eugène Boudin  
*Scène de plage à Trouville*, 1871  
*hsp*, 19,7 x 46,6 cm  
© Christie's, Paris



Eugène Boudin  
*La Plage de Trouville*, 1871  
*hsp*, 21,3 x 49,6 cm  
© Yale University Gallery





Eugène Boudin. **Trouville, les jetées à marée basse, 1893**, hsp, 26,5 x 35 cm © Tajan, Paris

boulevard Italien des plages normandes » écrira Albert Blanquet en 1859. Il faut reconnaître à la municipalité trouvillaise d'avoir remarquablement réussi ce pari, mais aussi d'avoir su faire profiter de cette manne la population locale par le financement de grands travaux qui permirent aux pêcheurs de bénéficier d'un vrai port avec digues et bassin à flot. Du village qu'a connu Mozin en arrivant à Trouville, il ne reste bientôt plus que quelques souvenirs alors que d'immenses villas animent le bord de mer et les hauteurs environnantes. Comme dans toute station balnéaire c'est le Casino, généralement couplé à la société gérante de l'organisation des bains de mer,

qui est le haut lieu des mondanités. Le premier (fort modeste) datera de 1838, alors que Dieppe possédait le sien depuis 1822. Son opulence, sa dimension, la qualité des spectacles proposés définissant le niveau de la station, ce maigre établissement va rapidement être remplacé. En ce lieu, à l'instar de joueurs aussi invétérés qu'André Citroën, les grosses fortunes engloutissent leur argent. Le rôle du Casino est si important que la guerre de l'un à l'autre est sans pitié, et c'est d'ailleurs de cet affrontement entre ces sociétés que viendra la déchéance de Trouville quand Cornuché, son génial directeur, s'en ira prendre la direction de Deauville.



Edmond-Marie Petitjean. **Le Port de Trouville**, hsp © Piasa, Paris

Ci-contre. Charles Pécus. **Trouville, front de mer**, hsp, 34,5 x 26,5 cm © LECLERE - maison de ventes

Le choix de devenir une plage familiale aux lendemains de la Première Guerre mondiale sera plus contraint que ce que la municipalité laissa entendre.

Revenons à nos peintres. On peut accorder à Charles Mozin d'avoir été le premier artiste à s'être vraiment installé à Trouville. Il n'en est cependant pas le découvreur car Paul Huet y était déjà venu en 1818, et Richard Parkes Bonington en 1821, suivi un an après par Eugène Isabey, ce qui fait mentir Albert Blanquet soutenant, en 1859, qu'Isabey se serait précipité à Trouville après avoir vu des tableaux de Mozin : « Isabey jugea le pays sur ces échantillons aimables, il prit la diligence et courut à Trouville. »





C'est ainsi que naissent des légendes. D'ailleurs, en 1825, à l'arrivée de Mozin, Huet séjourne encore à Trouville. Mais qu'importe de savoir qui arriva le premier, l'important étant de constater que ce trio composé de Huet, de Bonington, et d'Isabey forme l'avant-garde révolutionnaire qui verra une ruée de peintres venir sur les côtes de la Manche confronter leurs âmes aux exigences du paysage marin. Déjà, Mozin se démarquera quelque peu de ce groupe de tête qui n'avait aucune velléité d'œuvrer dans le sens du pittoresque. Chez Huet comme chez Isabey, la mer n'a de cesse de se déchaîner et la réalité se trouve régulièrement déformée aux pulsions de leurs humeurs. Mozin n'aura pas de ces élans et l'on peut l'en remercier, même si c'est aux dépens de la peinture, car il a témoigné avec infiniment de talent et d'à propos de l'extraordinaire chambardement de la ville et des premières installations balnéaires. Grâce à lui, notre connaissance du Trouville de l'époque pré-balnéaire prend une forme visuelle et précise car formidablement documentée. Pour preuve de cette véracité du témoignage citons la toile *Le Gué vers Deauville*, conservée à la Villa Montebello, qui montre en fond la cabane du passeur que l'on retrouve en gros plan et tout à fait semblable chez Huet dans un tableau de la collection *Peindre en Normandie* (p 71).

Paul Huet, nous le retrouverons à chacun des chapitres de ce livre car il fait partie de ces artistes qui ne se fixèrent jamais vraiment. A l'instar de Corot et de bien d'autres, il court le motif, véritablement fasciné par la nature, s'arrêtant chez ses nombreux amis comme il le fera à Houlgate chez Riesener. Il est certainement celui qui a laissé le plus d'œuvres de cette partie des côtes de la Manche, et nul ne peut être consi-

Claude Monet. *Sur la Plage à Trouville, 1870*  
hst, 38 x 46 cm. Musée Marmottan, Paris © Awesome art



John Watkins Chapman. **Un dimanche à Trouville, 1876**  
hsp, 22 x 41 cm © Osenat, Fontainebleau



P 87. Claude Monet. **L'Hôtel des Roches noires à Trouville, 1870**  
hst, 80 x 55 cm © Awesome art

A GAUCHE EN HAUT. Félix Buhot. **Un grain à Trouville, 1874**  
gravure à l'eau-forte, 16,1 x 24 cm © Villa Montebello, Trouville

A GAUCHE EN BAS. Félix Buhot. **L'Embarcadère à Trouville, 1874**  
gravure à l'eau-forte © New York Public Library



déré plus romantique que lui tant sa communion avec le paysage guide chaque moment de sa vie. Romantique est aussi son éternel tourment, mais sa discrétion, son mépris pour les grands machines théâtrales, l'entraînèrent dans un rôle de second plan derrière des artistes dont il avait initié le talent et ouvert la voie de la liberté face à une académie sclérosante. D'aucuns lui reprochèrent de servir la modernité avec de vieilles recettes par l'utilisation d'une certaine forme de pittoresque, mais c'est mal voir le fond de cette peinture qui n'attache nul intérêt à l'anecdote. Huet est l'archétype du rapin traînant sa misère de lieux sordides en maladies chroniques consécutives à des années de sous-alimentation. Cet homme d'une probité exemplaire mérite une meilleure reconnaissance.





Gustave Caillebotte. **Chemin montant, Trouville, 1881**, hsf, 39,2 x 49,2 cm © Christie's

Richard Parkes Bonington (1801-1828) n'aura pas de ces tourments. A l'inverse de Huet et d'Isabey, la nature qu'il honore baigne dans une quiétude rassurante qui trouve sa plénitude dans le vide des grands estrans de sable de la Côte Fleurie comme il traita ceux du nord de la Manche. Une lumière dorée baigne ces scènes séculaires sous un ciel immense. Bonington est un génie d'une incroyable précocité. Maître des transparences, il est le seul à manier une peinture aussi légère.

Eugène Isabey (1803-1886), le troisième larron de ce trio de découvreurs, est plus proche de l'esprit de Paul Huet mais, à l'inverse de son ami, il saura trouver les recettes pour jouir richement de son art. Il est vrai que fils de Jean-Baptiste Isabey, miniaturiste attiré de l'Empereur, élevé dans les murs du Louvre, Isabey avait de la réussite une notion tout à fait claire. Moins anxieux aussi que Huet et terriblement talentueux, il n'hésitera pas à forcer le trait de son caractère pour produire une multitude d'œuvres répondant à un poncif où le paysage se trouve confronté à des éléments le plus souvent en furie, quitte à inventer d'improbables



Gustave Caillebotte. **Une villa à Trouville, 1882**, hsf, 54,3 x 65,4 cm. Collection privée © Christie's



pittoresque et invention de décors impossibles. Mais du talent soutenu par un excellent dessin. Certainement à Trouville en 1852, il laisse peu d'œuvres de la région.

S'il est temps d'accorder à Huet un regard plus complaisant, que peut-on dire d'Adolphe Hervier (1819-1878), totalement oublié alors qu'il est certainement l'un des meilleurs dessinateurs et aqua-

que toutes les grandes collections, ainsi que tous les musées, possédaient ou conservent encore des œuvres de cet homme malheureux que le destin n'aura jamais aidé. Plus que Huet, peut-être, il n'eut de cesse d'aller et de venir, particulièrement féru de la Normandie, témoin comme aucun des petites gens, pêcheurs ou paysans, dont il rend la misérable intimité avec une émouvante simplicité. De même que le fascinait l'habitat des pauvres, il se passionna

acte de modernité à double titre : premièrement parce que cette attitude récente est véritablement moderne en ce début de la mode du balnéaire ; et deuxièmement parce que la peinture n'avait pas en-  
 ports l'habitude de prendre pour sujet des motifs géographiques ou sociaux. Ce qui n'ignorait évidemment  
 foément parfois troublé. Quant à l'inspiration, elle se  
 son ami de la province, lequel trouvait à peine le pays  
 se glaçant. L'indispensable compagnie de Bonington  
 et de Soling, grand et superbe, le maître de la villa de  
 la Villa Montebello, Mer en Garde, (peut-être) par  
 rapport à son oncle. De fait, il est dans un de ses  
 portraits, mais dans ce dernier, les pièces qui peignent  
 harmonieusement groupés, nous le faisons à l'instar  
 de nos jours, mais à l'échelle de Trouville, on  
 écrivait à l'aspect d'un monde où les choses ne  
 la dispersion qui était autrefois à l'écart de la mer,  
 ce qui explique l'archaïsme des équipements de  
 châteaux de démolition. Moins, à l'instar de  
 de nos jours, il laisse dans ses œuvres, le souvenir  
 de la destruction, qu'il a subi. Moins, à l'instar de  
 nous, il est, certes, plus sensible à la grandeur  
 Bonington, qui a le mérite d'être d'abord un  
 Noël (1819) et de ces êtres rapprochés. Il a en  
 avec le même flamme et la même simplicité, il  
 propre les que nous essayons de le faire avec  
 de ce passage par la mode, le troubadour, et le

pour les bateaux surtout quand, échoués sur le sable, ils montrent de la sorte la totalité de leur structure en même temps que leur fragilité.

Jean-Baptiste Camille Corot (1796-1875) ne tombera jamais dans les excès du romantisme. De tels épanchements ne pouvaient convenir à son caractère discret et à sa proverbiale humilité. Corot vient pour la première fois à Trouville en 1829 et y retourne l'année suivante, alors qu'il fuit les événements de Juillet. Particulièrement intéressé par les bateaux, il laisse quelques vues du port d'une remarquable simplicité.

Très peu de peintres issus de l'école de Barbizon viendront à Trouville. La bande constituée autour de Daubigny restera fermement attachée à Villerville. Par contre, Constant Troyon (1810-1865), qui lorsqu'il ne peint pas des vaches peint des taureaux ou des veaux, laisse une belle toile du travail des pêcheurs sur la plage de Trouville (p 74). De même, parmi les innombrables visiteurs, Charles Emmanuel Gallard-Lépinay propose une intéressante vue de l'entrée du port (p 75), tandis qu'Amédée Rosier dans sa toile *Pêcheurs de crevettes, soleil couchant*, conservée au musée d'Orsay (p 73), accorde à la lumière le rôle émotionnel. Ferdinand Moutier (1831-1903), et surtout Louis Moullin (1817-1876) qui semble être venu pendant les étés 1864 et 1865, laissent aussi des vues de la plage

Albert Marquet. *Les Affiches à Trouville*, 1906  
h87, 65 x 81 cm. National Gallery of Art, Washington DC, USA





Pierre Bonnard. Trouville, dessin © Ader Nordmann, Paris



Pierre Bonnard. Deauville, embouchure de la Touques dessin © Ader Nordmann, Paris



Pierre Bonnard. Etude pour Trouville, sortie du port dessin, 11 x 15 cm. © Etude Millon

dans l'esprit de l'école de 1830, bien que l'intérêt Boudin et sa femme à Trouville. Ce séjour sera le de la production trouvillaise de ce dernier reside seul qu'il y effectuera mais il aura une importance plus dans ses vues de plage qu'il a traitées d'une considérable dans l'évolution de sa peinture car les manière plus anecdotique que vraiment picturale – dix tableaux exécutés durant cette campagne vont ce qui est logique pour un dessinateur travaillant au lui permettre d'expérimenter quelques concepts qui *Monde illustre*.

bouleverseront la suite de son œuvre avec en premier Le passage du tonitrueux Gustave Courbet, lieu l'utilisation d'une palette résolument claire et en août 1865, est d'une autre dimension et fera lumineuse qu'il n'avait jusqu'alors jamais employée, d'ailleurs grand bruit. Il loge au Casino dans un En effet, les récents tableaux peints à Bougival superbe appartement en tant qu'invité et, à peine fonctionnaient encore selon le principe classique arrive, lui est commandé le portrait de la jeune de plans contrastés, entre parties dans l'ombre et comtesse Karoly qu'il représente, de profil, coiffée d'autres dans la lumière. A Trouville, quand il peint d'un chapeau à plumes, sur un fond de mer sous la plage ou l'Hôtel des Roches noires, la lumière un gigantesque ciel d'orage. Ce tableau reçut un éclabousse l'espace du premier au dernier plan du formidable accueil qui lui vaudra la précipitation tableau. Il en est de même pour le portrait de Cades plus jolies femmes de la station, de quoi griser mille. A Trouville, Monet comprend que l'espace de un tel caractère. Tant de commandes lui firent pro-la toile peut se construire en dehors des anciennes longer son séjour jusqu'en novembre. Cependant, conventions et de la sorte révolutionne la concep-Courbet n'était pas venu à Trouville pour jouer au tion même de la peinture.

portratiste mondain mais pour peindre la mer, cet Mais Monet n'arrête pas là ses découvertes océan qu'il avait découvert au Havre en 1841 et pour car il comprend aussi une autre chose essentielle, lequel il s'était pris de passion. Ennemi du pitto-c'est que l'espace de la toile n'est pas le même que resque, il la représentera anonyme, face à l'horizon, l'espace réel. Ce qui signifie que la peinture a ses concédant seulement un peu de place à un estran propres règles et que celles-ci imposent certains le plus souvent désertique (pp 76-77). Une mer mensonges pour s'approcher au plus près de la réa-solide, calme pour surtout ne pas tomber dans le lité extérieure. C'est ainsi que dans *La Plage à Trou-piège du romantisme, avec un horizon très bas afin ville, il va tricher sur la perspective, surelevant le que rien n'empêche le regard d'aller à l'infini, dans point de fuite afin de rapprocher le spectateur de une proportion que le critique Castagnary estima l'espace du sujet, manière de le faire entrer dans simplement « vraie ». Dans l'enthousiasme, il écrit à celui du tableau. Ce procédé, il l'utilisera différem-son père : « J'ai reçu plus de deux mille dames dans ment mais dans le même but dans la toile repré-mon atelier ; j'ai fait beaucoup de portraits ce qui a sentant Camille accompagnée d'une femme en noir étourdi tout le monde. J'ai fait vingt-cinq paysages tenant une ombrelle, certainement M<sup>me</sup> Boudin) en de mer, vingt ciels d'automne, tous plus extraordi-coupant chaise et personnages par les bords de la naires les uns que les autres » J'ai pris quatre-vingts toile. De la sorte, ce premier plan sort véritable-bains de mer... » Le défenseur du peuple, le peintre ment de l'espace du tableau pour rejoindre celui réaliste anticlérical et outrancier semble succomber du spectateur. En fait cette invention n'en est pas aux charmes de la gloire et des mondanités. Zola le vraiment une car, au XVI<sup>e</sup> siècle, les peintres ma-lui reprochera, qui le sent capable de passer à l'en-nieristes avaient pour habitude d'utiliser ce procédé nemi, c'est-à-dire de plaire à ceux de l'academie, les*



Pierre Bonnard. Sortie du port, Trouville, 1936, Gouache préparatoire de l'huile sur toile : Trouville, la sortie du port, 1936 - 1946 (Musée national d'art moderne, Paris), 25 x 31,8 cm, inv. 2002.1.32 / Donation Guy Bardone, 2002, Photo : Patrice Schmidt © Musée de l'Abbaye

distributeurs de médailles. Mais à Trouville, en cet été 1865, Courbet est pris au piège d'autres charmes tendus par une rousse magnifique. Elle a pour nom Joanna Hiffernan, et elle accompagne le peintre James McNeill Whistler. L'exposition des tableaux de Courbet en mars suivant recueillera un énorme succès que Courbet n'hésitera pas à exagérer dans une lettre à son père, parlant de « coup de poing en pleine figure » jeté à la face de tous les institutionnels. Les nombreuses commandes passées à Trouville l'occuperont tout l'hiver.

L'été 1866, il revient à Trouville sur l'invitation du comte de Choiseul qui se dépense sans compter pour satisfaire son invité, lequel ne se déplaît nullement dans cet environnement pourtant à mille lieues de ses idéaux démocratiques. Sa peinture n'en souffrira pas qui, face aux tentations des sentiments, continuera à proclamer sa vérité intrinsèque. La plupart de ces tableaux seront vendus l'année suivante dans le baraquement qu'il construira au rond-point de l'Alma pour présenter ses œuvres pendant la durée de l'Exposition uni-



Georges Binet. *Piscine de Trouville*, hsp, 19 x 27 cm © Guéry maison de ventes, Rouen



Georges Binet. *Le Casino de Trouville*, hst, 19 x 27 cm © Le Havre enchères

verselle.

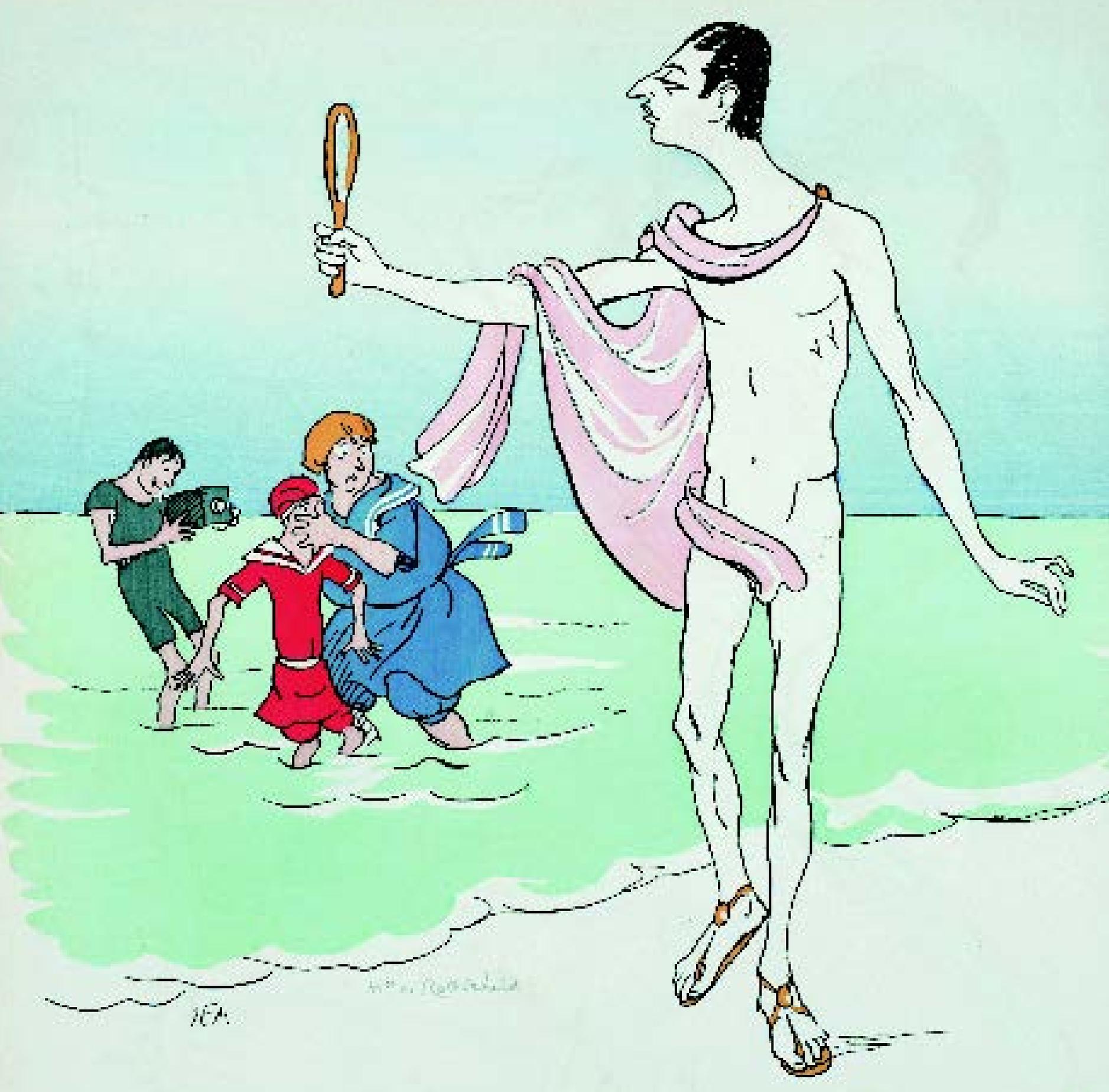
James McNeill Whistler, que Courbet considéra comme son élève (peut-être pour avoir plus d'ascendant sur Joanna Hiffernan), séjourne à Trouville durant l'automne 1865. S'il peint encore parfois d'une matière épaisse, il réalisera *Harmony in blue and silver : Trouville*, remarquable tableau traité d'une manière excessivement diluée faisant fi de tout détail anecdotique hormis le personnage en bas à gauche de la toile qui serait Courbet. Cette œuvre rappelle *Bords de mer à Palavas* dans laquelle Courbet avait immortalisé sa rencontre avec l'océan. Whistler a certainement pâti de son esprit provocateur, mais plus encore de l'impossibilité de le classer dans l'un ou l'autre des grands mouvements de son époque. Car s'il fut influencé par la mode du japonisme comme nombre de ses collègues en cette fin de siècle, il poussa si loin cette correspondance qu'il échappa en ces moments à toute comparaison avec l'art occidental. Whistler est aussi l'un des premiers peintres à s'être autant approché de l'abstraction, confirmant son rôle éminent dans l'histoire de l'art moderne, traitant l'huile à la façon de l'aquarelle parce que disait-il « la peinture doit ressembler à un souffle à la surface d'une vitre. »



Raoul Dufy. *Maisons à Trouville*, hst © Akg-images / ADAGP 2018

Même si est loin le temps où Elie Faure ne voyait en lui qu'un artiste mineur, son importance n'est pas encore suffisamment reconnue et s'impose, en France, l'urgence d'une exposition d'envergure.

On lui doit aussi d'avoir révolutionné les notions d'encadrement des œuvres et surtout de leur accrochage en peignant les murs de couleurs claires et unies et en laissant énormément d'espaces entre les tableaux. Il fut même le premier à accrocher les



DEAUVILLE